

CATHERINE DUFOUR

**L'IMMACULÉE
CONCEPTION**

Claude avait trente ans, mais elle ne les faisait pas. Elle ne faisait pas non plus vingt-cinq ans, ni trente-cinq ; elle n'avait pas d'âge.

Dans l'ensemble, elle n'avait pas grand-chose pour elle.

Claude parlait peu, puisqu'elle n'avait rien à dire et personne pour l'écouter. Elle dînait de raviolis en conserve tous les jours, parce que l'envie de faire la cuisine ne la prenait jamais, et que l'idée de se payer un restaurant ne lui était jamais venue. Claude ne s'intéressait à rien et n'intéressait personne, même pas elle-même.

La seule décision personnelle qu'elle eût jamais prise, à la suite de son unique déception sentimentale, fut de quitter la boutique de ses parents, sise à Vitry-le-François, pour devenir opératrice de saisie à

Paris. Elle habitait une barre HLM en lisière du périphérique, à Ivry-sur-Seine. La quiétude de son studio, vingt-cinq mètres carrés plutôt clairs, était gâtée par le voisinage d'une vieille femme grincheuse. Quand Claude oubliait, un soir, de mettre ses patins, elle trouvait le matin, dans sa boîte aux lettres, le contenu d'une poubelle de salle de bain.

Ne s'étant jamais amusée, Claude ne s'ennuyait pas. Elle faisait ponctuellement ses trajets en 83 (quatre stations) et son ménage à l'eau de Javel, prenait ses vacances en Août à Vitry-le-François, avait ses deux pour cent d'augmentation chaque octobre et saluait d'un petit geste de la main le concierge du HLM, quand elle le croisait. Ses collègues lui disaient juste « bonjour bonsoir », et « bon week-end » le vendredi, sauf sa voisine de clavier, une grande décolorée qui la soûlait, entre deux listings, d'histoires de fesses abracadabrantes et d'une âcre odeur de dessous de bras. Claude l'écoutait, ne disait rien, n'en pensait pas davantage, et rentrait ses chiffres à une allure parfaitement moyenne, sans jamais dépasser le dix pour cent toléré d'erreurs de saisie.

* * *

De son bref émoi sentimental, Claude ne gardait qu'un souvenir de mauvaise farce. Elle avait passé quelques jours à guetter Jipé (Il s'appelait Jipé) sur le pas de la porte de la boutique de son père, quelques

soirs à s'entraîner à rentrer le ventre devant la glace en pied de sa mère, et quelques nuits à rêvasser à sa fenêtre, trouvant pour une fois un certain plaisir à respirer l'air tiède du printemps. Jipé entraînait de temps en temps dans la boutique, pour causer avec elle. Et même, une fois, il l'avait invitée en boîte de nuit ; elle avait refusé en rougissant. Ce jour là, sitôt Jipé remonté dans sa 106, Claude avait couru se cacher dans la réserve au fond de la boutique. Écarlate et bouleversée, délirant de lyrisme, elle avait passé le restant de l'après-midi à se repasser la scène sur fond de bidons de désinfectant industriel. Puis Jipé avait cessé de venir et Claude l'avait guetté quelques jours et pleuré quelques nuits. Plus tard, Jipé était repassé devant la boutique, accompagné d'une petite rousse connue pour être une habituée du Macumba – la boîte de nuit de La Houquette.

Depuis, Claude vivait dans une totale absence de lyrisme, n'ouvrait jamais sa fenêtre et se laissait pousser le ventre.

À trente ans et demi, elle se rendit à la visite médicale annuelle au Centre de Médecine du Travail, rue des Marronniers à Vanves.

— La tension va bien, les réflexes sont bons, vous avez encore pris un kilo, dit comme d'habitude le médecin.

— Ah bon, répondit Claude comme chaque fois.

— Vous faites du sport ? Toujours pas ?

— Ah non.

Le médecin lui prescrivit une prise de sang. Deux jours plus tard, Claude prit rendez-vous dans un laboratoire d'analyses, une semaine après elle avait du cholestérol et des triglycérides, ainsi qu'un régime composé exclusivement de yaourts, d'eau plate et de haricots verts. Un mois plus tard elle avait trois kilos de moins, des vertiges, le ventre ballonné par la colite et le moral en déconfiture. Par contre, elle n'avait plus ses règles.

— C'est normal, quand on commence un régime, dit le médecin. Il faut le temps que l'organisme s'habitue.

— Et c'est long ? demanda Claude.

— Un mois. Revenez me voir à ce moment là.

Et il lui prescrivit de la vitamine C.

Claude passa encore un mois dans les flatulences et les malaises. Son ventre gonflait tandis que ses bras maigrissaient, elle attrapa des vergetures sur les hanches et des plaques rouges sur le visage. Aimablement, sa voisine de clavier lui conseilla une crème à l'ADN concentré qui provoqua une éruption carabinée. Au bout de trente jours, défigurée, harassée, les yeux bouffis car elle pleurait tous les soirs sans raison précise en se grattant furieusement, Claude retourna chez le médecin. Ce fut alors que le cauchemar commença.

* * *

— Voilà, docteur, j'ai des vertiges, l'estomac à l'envers et des insomnies. Et puis des boutons.

Allongée en petite culotte sur la table d'observation enrobée de moleskine chocolat, Claude frissonnait. Le médecin palpa son ventre tendu, ses seins bouffis, tira sur la peau de sa joue pour observer les plaques rouges.

— *Prurit gestationis*. C'est dû aux bouleversements hormonaux. Qui est votre obstétricien ?

— ...

— Vous n'en avez pas ? Je vais vous donner une adresse.

Il s'assit à son bureau, commença à griffonner.

— Ah oui, aussi... eh bien, je n'ai plus... bafouilla Claude, euh, je ne suis plus indisposée depuis deux mois.

Le bruit de souris du stylo s'arrêta. Claude crispa ses doigts de pied, toute honteuse. La voix du médecin, quand il parla à nouveau, avait changé, altérée comme par la stupéfaction ou le fou rire :

— Quand on est enceinte, mademoiselle, il est rare qu'on ait ses règles.

Le plafond se détacha et tomba sur Claude.

(...)

VINCENT GESSLER

AU BORD DE L'ABYME

Je revois tes jours, tout contre les miens, nos traversées du fleuve et nos rires au fil de l'eau. Tu me manques comme un printemps, mon orange amère. Je dessine ton nom dans le sable quand le crépuscule étend nos ombres, je trace ton souvenir à la chaleur de mes larmes.

Tu avais le goût des amandes, mes lèvres n'ont pas oublié, ni mes doigts l'huile ensoleillée sur ta peau.

Il y avait dans tes rires l'espoir de tromper la mort, et quelquefois j'y ai cru. Que faire alors ? Évoquer le temps où la vie tempêtait, innocente. Rester là, à émietter les silences.

Tu avais de grands yeux aube – j'ai tout de suite aimé les feux de ton iris.

Tu es sortie la première du glisseur, lui était dans ton sillage.

On m'avait annoncé la visite du géographe et de la géologue. J'attendais le ravitaillement.

Il avait tout du sanguin, le grand géographe : long, sec, les membres en mouvement, les joues écarlates, les yeux rouges et même le nez, accompagné d'un

rhume soigné. Je n'ai jamais compris votre rencontre, ni ce laisser-aller des couples formés dans l'indolence. Je suis la première chose que tu aies vue, et tu m'as mené à la vie, tiré hors de cette planète morte. J'aurais fini par ressembler à mon squelette.

Je vous ai accueillis, mon humeur aussi morne que le paysage. Nous avons fait le tour du camp. L'installation consistait en un gros SySuLo dont les bulles ont fait leur petit effet : ces modèles ne sont pas courants, plus impressionnants au milieu d'une plaine aride, privant l'œil de tout repère. Le Système de Survie Local, un ensemble de sphères grises et élevées, possédait un espace central au sein duquel j'avais installé le labo et la cuisine – je ne faisais pas bien la différence. Six bulles de moindre taille se distribuaient autour, comme un pain-couronne. Une salle d'eau, une toilette et quatre igloos-sommeil. J'en avais reconverti deux en dépôt, aussi avez-vous pris le dernier. Je t'ai entendue quand tu as posé en riant ce paradoxe étrange : l'aptitude d'un chercheur au classement des pièces archéologiques te semblait inversement proportionnelle à sa faculté de rangement dans la sphère intime.

Nous avons fait les plannings, un briefing sur les consignes de sécurité, puis nous sommes descendus dans la zone d'excavation contiguë. La fosse mesurait 200 m de long sur 100 de large, pour une hauteur de

10 à 20 m. Des étages en terrasse bordaient les murs pour qu'ils ne s'effondrent pas, respectant l'agencement des couches archéologiques et ménageant un chemin agréable et discontinu. Les douze robots qui s'activaient sur les parcelles, sous l'ombre projetée du mur, n'en avaient pas besoin. Je vous ai conduits, longeant la fraîcheur et l'humidité terreuse du rebord, vers une paroi droite, lisse et vertigineuse où courait un réseau de lignes noires, brunes, beiges, ocres, piquetées de pierres et d'éclats d'os. J'ai pris une inspiration :

— L'histoire d'une civilisation est dans son sol. Voici une stratigraphie. Siècle après siècle, tout devient clair dans ces lignes. Cette coupe verticale du terrain nous raconte ce peuple et sa tragédie. Vous voyez la terre meuble, brune et compacte au niveau le plus bas, quand ils étaient de modestes chasseurs-cueilleurs. Plus on monte, plus les strates sont bouleversées, signe de périodes agitées : ils commencent à mieux contrôler leur environnement naturel. Ils construisent, détruisent, aménagent, se développent.

Mon doigt a suivi une épaisse tranche noire à la frange grise et pulvérulente.

— Cette couche est un niveau d'incendie. Il y en a beaucoup vers le haut. La fréquence des dépôts indique une origine intentionnelle plutôt qu'accidentelle. Dans celle-ci, on a trouvé un squelette lardé d'éclats

ferreux – l’os ne comportait aucune calcination autour. On suppose que les métaux étaient propulsés à l’aide d’explosions, comme nos anciennes balles ou grenades. L’examen du spécimen a révélé que c’était un enfant à peine pubère.

Je me sentais professoral : j’ai fait une pause. Ça faisait du bien de parler, après ces mois passés auprès de ma solitude. Je vous ai montré le réseau des constructions déblayées qui évoquaient les arêtes d’un énorme poisson.

— La typologie des constructions tardives provient d’une volonté de camouflage ou de nécessités défensives. La fonction militaire s’est infiltrée dans les habitudes quotidiennes à mesure des progrès techniques jusqu’à la catastrophe, évidente sur toute la surface de Marys : une guerre totale.

« Il est difficile de savoir ce qui s’est passé dans le détail. Nous n’avons pas déchiffré leur écriture, un agglomérat de ronds et d’ovales, ni compris le fonctionnement de ce qui ressemble à des supports d’information complexes, faute d’un bon état de conservation et de lecteurs adéquats. Il y aurait beaucoup de travail pour un linguiste.

À ce moment du discours, j’ai désigné une fosse circulaire à nos pieds. À l’intérieur se lovait la structure parcellaire d’un squelette. Les os, comme les nôtres, étaient blancs et polis mais leur morphologie

s'en dissociait complètement. Chaque os était composé d'une série d'écaillés, plus larges et plus épaisses, imbriquées les unes dans les autres, à la façon d'une queue ou d'une colonne vertébrale. Le squelette ressemblait à un énorme fœtus couplé avec un chat et un lézard. Le crâne en ampoule finissait par un renflement et se creusait d'un espace facial doté d'un trou plus large que haut, traversé d'un réseau d'esquilles complexes, réservé à quelque organe disparu. Le corps s'articulait dessous, bombé et maigre. Deux queues pointaient à droite et à gauche d'un vague bassin. Un membre arrière, lourd et puissant, s'y rattachait, tandis qu'à l'avant s'allongeaient deux membres frêles et démesurés, dotés de sept niveaux d'articulations veinés de cartilage.

Vous êtes restés muets. Vous connaissiez déjà l'histoire, mais je savais la magie de l'entendre sur place et d'en découvrir les témoins silencieux.

(...)

JESS KAAAN

WE WERE ALIENS

— Miiiiiiiiinooooooooou ! Beuleubeuleu *poulet* beuleubeu-leubeuleubeuleu *poubelle* ! Beuleubeuleu beuleu chat. Beuleubeuleu-beuleu dehors ! Beuleubeuleubeuleu beuleu BEULEU !

La langue, taille 42 modèle de base *made in china* – cela va de soi – siffle aux oreilles de Minou. La chatte obèse esquive le projectile d'un mouvement disgracieux mais efficace. Sur sa lancée, elle file à l'étage, loin du mec courroucé qui partage le lit de sa maîtresse depuis deux ans maintenant. Malgré ses six kilos et sa dizaine d'années, Minou a de beaux restes. Il faut dire que la vie d'un chat de maison n'offre pas que des désagréments, hormis ce type vraiment... lunatique. Dans ces cas, mieux vaut savoir courir et disparaître surtout.

Comme les hommes sont étranges... D'habitude, l'ahuri sert le repas trois fois par jour (croquettes le matin, Whiskas aux poissons blancs le midi, Whiskas aux poissons blancs le soir) ; il change la litière tous les trois jours, surtout quand on défèque à côté pour lui signifier qu'elle pue autant qu'une poissonnerie par temps de canicule.

Le poisson, on y revient toujours, il est le centre de l'univers. On comprend que le Messie ait opté pour ce symbole. Mais aujourd'hui, voilà que l'ahuri pète un câble pour des broutilles...

Minou ne comprend vraiment pas pourquoi.

— Beuleubeuleubeuleu !

Les grognements fusent du rez-de-chaussée. L'ahuri reste en bas et Minou se dirige droit vers le lit de sa maîtresse, un refuge saturé d'odeurs bien agréables, et confortable par-dessus le marché. Évidemment, les lieux sont déjà squattés.

Goth y somnole dans une position entre fœtus, stretch et passage de queue sous les narines. Elle entrouvre les yeux et salue Minou d'un « Mrou » assez neutre.

Goth, c'est la compagne de jeu, deux ans, trois kilos, noire et blanche, et légèrement *strange* sur les bords. Il faut dire qu'elle a passé quelques semaines dans la rue avant d'être recueillie par Maman et l'autre ahuri. De quoi vous déstructurer la personnalité.

— C'est quoi, ce raffut ? lance-t-elle de sa voix mentale.

— Presque rien, il allait jeter du poulet, cette andouille, j'ai fait de la récup'.

— Mouais, pas glop, dit Goth. Tu vas encore gerber partout. La peau de poulet, ça ne te réussit pas ! Tu le sais, nom de nom. Je te préviens, j'ai pas envie de

dormir dans la véranda à cause de toi. Ils m'ont filé un cacheton pour mes chaleurs ce mois-ci et je compte bien roupiller sur la couette, peinarde. Alors tu te débrouilles, mais t'évites de gerber ou tu ravales ta gerbe.

— Te bile pas, rétorque Minou en sautant sur le lit, son bout de poulet toujours dans la gueule. Y'aura pas de punition collective, fais-moi confiance.

— Mouais.

Après avoir coincé le produit de sa rapine entre les pattes, la chatte commence à déguster, un œil posé sur Goth, des fois que celle-ci aurait une envie subite de lui piquer son repas. Les chats, c'est tellement voleur ! Et puis le poulet, c'est si bon ! Ça rappelle à Minou son enfance, quand Maman, alors une jeune fille, est venue la chercher dans cet enclos où on l'avait enfermée avec des chats adultes et malades.

Il en a fallu, des semaines de soin au poulet, pour la remettre sur pattes !

Le poulet... Béni soit ce volatile rôti ou prêt à cuire. Dommage que l'autre ahuri en ait mangé autant ce midi. Après il va encore se plaindre de mal dormir ou de grossir. Maman, elle, va râler quand il larguera ses pets sentant l'oignon. S'il partageait davantage, il ne s'en porterait que mieux, et puis il ferait des économies sur le Whiskas. Il arrêterait de renâcler sur le budget de la bouffe féline.

Minou a enfin terminé son extra – pas grand-

chose à vrai dire si on rapporte la quantité ingérée à la somme engueulade + tongue volante. Elle se positionne pour un roupillon bien mérité en attendant le prochain jeu avec Goth, voire le Whiskas aux poissons blancs. Que soit porté aux nues le nom de son concepteur !

Il fait chaud, ce n'est pas une journée pour s'agiter. Autant être cool dans ses coussinets.

Fermeture des yeux.

Dormir... Roupiller. Le programme de la journée n'est pas une routine, plutôt un sacerdoce.

Soudain, une patte heurte son nez. Goth pue franchement. Un nouveau coup. Pourvu qu'elle ne veuille pas jouer, cette imbécile !

Minou grogne, histoire de montrer son mécontentement. D'habitude cela suffit à calmer sa cadette, mais Goth insiste.

— Quoi ? peste Minou de sa voix télépathique.

— Dis, tu me racontes l'histoire des premiers chats ?

— Pf ! Demain, tu vois pas que je suis occupée ?

— Allez quoi ! J'ai plus envie de dormir.

— T'es vraiment chiant... C'est pas toi qui as failli te prendre une tongue sur le coin des babines.

(...)

NATHALIE DAU

WAR SEED

J'étais tout même quand j'ai marché sur cette putain de mine anti-personnel. Elle était enfouie sous le sable, juste là où j'étais *obligé* de passer pour aller ramasser notre ballon de plage, vu que ma sœur l'avait envoyé *beaucoup* trop loin. Une mine sur une plage californienne, ça a fait la Une de tous les journaux. Paraît que c'était un attentat terroriste, encore les gars de Ben Laden, ou des nostalgiques de Saddam Hussein, ou des pourris d'un parti extrémiste de je ne sais où – de toute façon c'est tout la même engeance qui se bouffe du *golden guy* de Wall Street au breakfast, du *chicano* madrilène pour le lunch, du *bristish* londonien au goûter et finalement, quelques années plus tard, du *beach boy* pour le dîner. Depuis, ça s'est calmé un peu, parce qu'il faut bien que le monde digère. Mais moi, on ne me la fait pas. Je suis certain que ces salauds remettront le couvert.

Bref. C'était y a quoi ? Huit ou neuf ans. Ce jour-là, les démineurs ont passé la plage au peigne fin. Paraît que les détecteurs de métaux s'affolaient, tellement

ça grouillait ! Une chance pour le pays qu'on se soit levés tôt, ma sœur et moi. Deux heures plus tard, avec l'affluence, ça aurait fait feu d'artifice genre Fête Nationale... et pourtant, on n'était pas le 4 juillet !

Le patriotisme, c'est bien beau, n'empêche que j'ai perdu mes jambes. À dix ans, quand le rêve pour « plus tard » c'est une carrière de *quarterback*¹, ça fait d'un coup bigrement mal. Le genre de douleur que la morphine ne calme pas, même appliquée en patch. Oh ! les avocats ont bien fait leur boulot, l'assurance a payé, il y a même eu une collecte dans le quartier et un don de la municipalité, pour que les parents du *poor little boy* puissent lui offrir une belle paire de prothèses. Mais le handisport, ça ne me branchait pas du tout. Alors je me suis donné tout entier à mon autre passion : le net.

Tu sais ce que c'est qu'un decker, *dude* ? Si on avait vécu dans un monde cyberpunk, je me serais fait greffer les interfaces dans la caboche. J'ai tout appris dans la matrice. Université en ligne, mmorpg², *doom like*³ en réseau mondial et j'en passe. Mon trip,

¹ « capitaine de l'attaque », poste-clef au football américain.

² Massively Multiplayer Online Role Playing Game = jeu de rôle en ligne massivement multijoueurs.

³ Tous les jeux inspirés par le célèbre Doom, dans lesquels il s'agit de se déplacer dans un environnement hostile et d'abattre un maximum d'ennemis.

évidemment, c'est vite devenu le jeu. La baston par pixels interposés. J'ai donc été un guerrier médiéval, un Jedi dans l'espace, un exterminateur de zombies, un tueur de Viets, un héros dégommant du nazi. J'ai piloté des protos de F1, des navettes plus performantes qu'un X-wing, des chevaux mutants qui filaient plus vite que le vent. J'ai brandi des épées et des fléaux d'armes, des blasters, des lasers et des fusils à pompe, j'ai fait péter des boules de feu magiques à la gueule de tout ce qui bougeait. J'ai même posé des pièges : des parchemins explosifs, des billes de verre qui craquent sous la semelle en répandant leurs gaz toxiques, et des mines, oh oui ! des putains de mines qui arrachaient des jambes virtuelles par milliers.

À chaque fois, à chaque ennemi ainsi amputé, diminué, vaincu, maculé de flaques de sang trop rouge, sa barre de vie pissant les points jusqu'au *black out* et au néant, je rugissais de joie. Un cri terrible, organique. Orgasmique, même, comme je le découvris à l'adolescence : entre les moignons de mes cuisses, mon troisième membre fonctionnait parfaitement et le net ne manquait pas de playmettes capables de le stimuler. Bref, je jouissais, et ma sœur trouvait cela atroce. Les filles sont des gourdes, ça s'émeut d'un rien, *ma sensibilité gnagnagna...* Je t'en ficherais, moi, de la sensibilité ! Chacun prend son pied comme

il le peut et moi, en me vengeant sur des keums de pixels, j'éprouvais une sensation démente.

(...)

SIMON SANAHUJAS

L'ÉCHEC DE L'HUMANITÉ

Lorsque Terry Cainit émergea de la stase qui avait préservé son corps des assauts du temps, ses souvenirs lui revinrent en mémoire ; alors il pleura. En coulant sur ses joues, les larmes se mêlèrent à la résine liquéfiée qui s'évacuait doucement de son cocon de protection. Une fois vidé, son sarcophage s'ouvrit avec un chuintement sec et les néons de la pièce se mirent à papilloter avant de se stabiliser pour nimer le local de leur lumière crue.

Le jeune biologiste resta longtemps sans bouger, se contentant de laisser s'écouler le sel de ses paupières. Même quand les sensations physiques furent réapparues dans chacun de ses membres, il ne bougea pas.

Des images repassaient en flashes confus dans son esprit, des visions cataclysmiques atroces qui se succédaient sans fin. Les cyclones surpuissants qui ravaageaient les côtes, les canicules qui asséchaient les plus grands fleuves et réduisaient à néant des cultu-

res en perdition, les pluies diluviennes qui s'abattaient sur des populations sans espoir... Mais le pire restait ces images remontant à sa plus jeune enfance, quand les eaux des océans ne cessaient de monter, engloutissant des îles et repoussant les côtes loin à l'intérieur des terres. Des villes entières avaient été submergées et des centaines de millions de personnes s'étaient enfuies sans trouver asile nulle part, rejetées par des populations égoïstes qui avaient craint pour leur confort. Sans la moindre retenue, les médias avaient montré ces hommes en train de mourir par milliers, proies sans défense de la recrudescence des maladies infectieuses.

L'homme avait sacrifié sa planète sur l'autel du profit personnel. Et quand l'apocalypse s'était mise en marche, inéluctablement, il avait sacrifié son prochain, sans hésiter entre d'inévitables concessions et l'anéantissement de populations entières.

— Terry ?

La voix douce et calme d'une femme le tira de ses visions cauchemardesques et de la honte corollaire d'appartenir à la seule espèce connue qui se soit annihilée elle-même, consciemment et sans remords.

Il ouvrit les yeux et découvrit le visage de Solweig, teinté d'inquiétude, penché au-dessus de lui. La coupe austère de ses cheveux blonds platine se trouvait adoucie par le gris mélancolique de son regard, le

calme d'un visage aux traits fins et agréables.

Solweig Hensky était, comme chacun d'eux, chevronnée dans la plupart des domaines scientifiques nécessaires au bon déroulement de leur mission : mathématiques, astronomie et astrophysique, biologie et ingénierie. Mais sa spécialité relevait de la médecine. Les poches de sa combinaison blanche, d'une sobriété extrême, se bombaient des instruments de sa profession. Elle l'ausculta à l'aide d'un stéthoscope, prit sa tension et, enfin, vérifia ses yeux et la vivacité de son regard. Terry se laissait faire comme un enfant, insouciant de la nudité qu'il exposait à la belle jeune femme. Après ces rapides examens, un sourire ourla les lèvres de Solweig, réconfortant.

— John est déjà dans le living-room, dit-elle de sa voix à la douceur incomparable. Nous t'y attendons, ajouta-t-elle en quittant la pièce.

Ses premières émotions passées, et leur rudesse plus ou moins digérée, Terry Cainit se glissa lentement hors de son sarcophage afin de ne pas brusquer ses muscles immobiles depuis un siècle. Il passa brièvement dans la cabine de douche où des ondes nettoyèrent et vivifièrent son corps, puis enfila sa propre combinaison. Un petit miroir rectangulaire lui renvoya fugitivement son image : un visage carré éclairé par des yeux vert pâle, sommé de cheveux châains coupés très courts selon les consignes de

bord. Il n'avait pas changé si ce n'était un regard plus dur, fruit de l'acceptation douloureuse de son nouveau statut : il était l'un des trois derniers êtres humains encore en vie dans l'univers.

* * *

Le living-room était le nom voulu convivial pour une petite pièce spartiate qui devait servir à la fois de cuisine et de salle de travail, de réunion, ainsi que de détente. Les robots et ustensiles électroménagers couraient le long de l'une des parois, le reste consistait en une simple table soudée au sol et entourée de trois hauts sièges métalliques. Par un petit hublot, Terry aperçut la majestueuse voile solaire qui tractait leur module, trois ailes constituées chacune de deux triangles de deux cents mètres de côté, reliées au vaisseau par des haubans et des câbles de la plus grande finesse. La toile de mylar accusait seulement deux microns d'épaisseur et sa surface intérieure, métallisée, renvoyait en chatolement lumineux la clarté des astres. De l'extérieur, on aurait dit un papillon étrange, gigantesque et rutilant, se coulant calmement sur un ciel d'un noir profond piqueté de petits diamants.

En entrant dans la pièce, Terry salua John Streng-hson, un grand gaillard brun aux yeux sombres qui excellait en mathématiques et en astrophysique. Sol-

weig se trouvait là, elle aussi, et il prit place sur le dernier siège laissé vacant.

Aucun d'entre eux n'osait prendre la parole. Lorsqu'ils avaient quitté la Terre, l'Humanité vivait ses derniers instants. Le déchaînement de la nature maltraitée avait engendré la déchéance humaine. Dans leur désarroi et la crise sans précédent qu'ils vivaient, les forces malignes de l'homme – que cinq millénaires de civilisation avaient tenté de contenir – s'étaient réveillées en une explosion de violence. Guerres civiles et attentats résultant d'une rage impuissante avaient fleuri partout pour accélérer la chute. Mais quand l'ordinateur de bord les avait plongés dans le sommeil artificiel, l'Humanité existait encore.

Désormais, l'Humanité, c'était eux seuls.

(...)

ALFREDO ÁLAMO

LA DAME DES FRAISES

La place centrale de Lucebourg était occupée par le marché. Des dizaines de petits étals, décorés de toiles aux couleurs criardes, se massaient sous les portiques des cours intérieures. Les voix des marchands se mêlaient les unes aux autres, jusqu'à former un vacarme assourdissant : femmes, enfants, soldats, mages et courtisanes se pressaient comme des mouches attirées par le miel, avides de soies, de liqueurs spiritueuses, de desserts à la noisette, d'yeux de triton, d'épées, de lyres magiques apportées du lointain Nord... Tout cela et bien plus encore, comme de bouche en bouche arrivaient jusqu'à la place les meilleures histoires, les contes les plus terrifiants et les nouvelles de royaumes éloignés.

Juste derrière la grossière muraille de pierre grise qui entourait la ville, Kanzaro achevait de décharger du chariot la dernière caisse de fraises, loin des emplacements animaliers, remplis de cochons, mules, canards et poules. Il contempla avec fierté son étalage, plein à craquer de fraises aussi grosses que de jeunes oignons. Il fit fuir les premières mouches et

s'assit à l'ombre de la toile rouge, brillante comme un rubis, qui protégeait ses fruits frais. En un clin d'œil, il avait vendu les premières, tant elles étaient agréables à la vue comme au palais : personne ne pouvait résister à la tentation d'en goûter ne serait-ce qu'une... et alors, il était déjà trop tard pour ne pas en emporter chez soi. En général, les clients ne s'arrêtaient pas au prix élevé – trois pièces d'argent la quarte – surtout lorsque Kanzaro faisait la grimace et les fixait de son œil droit, le bleu, tandis que le gauche, noir comme la nuit, suivait son propre chemin. Le marchand n'avait pas son pareil dès lors qu'il s'agissait de faire payer et s'éclipser le chaland. Une grâce de plus pour laquelle il devait remercier le sang de lutin qui courait dans ses veines.

Les heures passèrent rapidement, les fraises de Kanzaro continuaient à se vendre à bon rythme. Au cours d'une de ces heures, alors que son œil droit faisait son office sur un prêtre particulièrement suggestible, un groupe d'enfants en haillons, sales et curieux, c'est-à-dire, comme tous les enfants, s'agglutina autour de son étal.

— Oh là là ! fit l'un d'entre eux. Je n'en ai jamais vu d'aussi grosses !

— Elles sont énormes, murmura un autre, ébahi, en essayant d'atteindre l'un des fruits.

Kanzaro détourna son inquiétant regard bleu de

l'homme d'église pour le fixer sur les nouveaux venus, dans une vaine tentative pour les faire fuir. La magie des farfadets n'avait que peu d'effets sur les galopins des villes. Quand l'œil voulut reprendre son office, le prêtre avait disparu, emportant avec lui deux des objets de sa convoitise.

— Du calme, ici ! s'exclama Kanzaro, en s'interposant entre sa marchandise et le groupe. Ce sont les Fraises de la Dame, vous ne pouvez pas les manger comme ça.

— Les Fraises de la Dame ? demandèrent plusieurs gamins, entre deux essais infructueux pour tromper la vigilance du commerçant.

— Comment ? dit Kanzaro, feignant la surprise. Vous ne connaissez pas la légende de la Dame des Fraises et de son Triste Sort ? Est-ce à dire que les ménestrels n'arrivent pas jusqu'en ces terres ?

— Nous ne la connaissons pas, monsieur, dit une petite fille, en se retirant les crottes du nez. C'est une jolie histoire ?

Kanzaro réfléchit quelques instants avant de répondre. Il scruta l'horizon de tentes et constata qu'on approchait de l'heure du déjeuner et que les clients commençaient à se faire plus rares. Il inspira et se rassit, s'assurant qu'aucun enfant ne tentait encore de lui escamoter quelque fruit.

— Ce n'est pas vraiment un joli récit, dit-il au final.

Il est émouvant et source d'inspiration... En définitive, c'est un conte d'amour, de magie, de sorcières et de jardiniers. Peut-être voulez-vous que je vous le raconte ? Vous n'avez pas l'air très convaincus...

— Non, non ! crièrent les petits, en s'asseyant autour de lui. Racontez-nous l'histoire de la Dame !

Kanzaro sourit, laissant voir une rangée de dents effilées. Il attrapa une des fraises et mordit une bonne bouchée. Ensuite, entre deux coups de dents, il commença à raconter l'aventure promise.

(...)